

SAMEDI 29 SEPTEMBRE

DÉCOUVERTE DU PATRIMOINE DE LA CAMPAGNE DU HAUT-LÉON

Par B. Carmillat, M. Le Guern et T. Boderhat

Le samedi 29 septembre 2018, nous nous sommes déplacés dans la région du Haut-Léon, située dans le Finistère Nord, autour de Morlaix. Après avoir fait un arrêt à Plouezoc'h, nous avons continué par une visite du Cairn de Barnenez, puis une halte à Pleyber-Christ et Plounéour-Ménez et pour terminer la journée par l'allée couverte de Mougau Bihan à Commana et la sépulture en V de Ti (Ty) ar Boudiged, à Brennilis.

1 Commune de Plouézoc'h

La commune de Plouézoc'h est située dans le département du Finistère. Elle appartient à l'arrondissement de Morlaix et dépendait autrefois de l'évêché de Tréguier.

Son nom vient du breton « ploe » paroisse et de « heddurch » qui signifie paix en gallois, ou bien de saint Toséoc, compagnon de saint Paul-Aurélien. Nous avons pu admirer l'église et son enclos, grâce aux commentaires de Monsieur Millet, membre de l'ARSSAT et président de l'association Patrimoine de Plougasnou.

L'église Saint-Etienne et son enclos

L'édifice date du XVII^e siècle et aurait subi plusieurs périodes de restauration.

Sur le placître, deux éléments sont à remarquer :

- côté nord, une croix pattée monolithe, probablement du Moyen Âge, taillée dans un seul bloc de pierre de granite. Cette croix à bras très courts est caractéristique des croix taillées dans les menhirs.

- coté sud, une croix hosannière (XVI^e siècle), dont la dénomination rappelle que les fidèles y chantent « l'hosanna » après la bénédiction des rameaux. Elle est composée d'un fût cannelé, d'un panneau à quatre lobes et d'un pupitre en pierre destiné à recevoir le livre de l'officiant. Au sommet, un petit médaillon présente le Christ entouré de deux anges adorateurs. Elle est construite en pierre de schiste que l'on trouve localement.

L'église Saint-Etienne : restaurée en 1859, comprend une nef lambrissée (datée de 1642), composée de cinq travées avec bas-côtés et d'un chœur avec chevet.

Le clocher de style Beaumanoir date de 1627. Il a été construit du temps d'Yves de Goesbriand, gouverneur de Morlaix et du château du Taureau. Il est composé de deux étages de cloches et d'une tourelle coiffée d'un dôme couronné de la statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus.

Le porche extérieur, de style ogival, est agrémenté de deux lions. Il abrite une porte du XV^e siècle où figurent les armoiries de la famille de Goesbriand.

La partie la plus ancienne de l'édifice date du XV^e siècle se situe à gauche du transept. Il s'agirait de l'ancienne chapelle de la famille de Goesbriand, dédiée à Notre-Dame du Rosaire.

A l'intérieur, la voûte lambrissée au ciel étoilé, présente des poutres apparentes décorées de dragons en « engoulants », en forme de démons menaçants.



Figure 1 : Croix hosannière

Sur plusieurs piliers en pierre de granite, on trouve les armoiries de la famille de Goesbriand. Sur l'enfeu des seigneurs de Kerjean et Quelen, on peut voir un écusson composé d'un lion accompagné de sept billettes, burelé de dix pièces. Autrefois on pouvait y lire la devise « Dieu y pourvoira ».

Autour de la nef, la sablière en bois sculpté, est également parsemée de blasons « d'azur à la face d'or », de la famille de Goesbriand.

Quelques lustres en cristal rappellent l'époque où la lumière était diffusée par des bougies.

Le retable du maître-autel date du milieu du XVII^e siècle. Il est composé d'un tabernacle à colonnettes entrelacées de vignes et de niches garnies de leurs statuettes. Au-dessus du tabernacle, on peut observer une belle peinture sur toile datée de 1659, illustrant l'Assomption de la Vierge Marie, réalisée par Charles Hamonic, peintre de Paimpol.

Au-dessus du retable, on aperçoit le haut d'un vitrail composé d'une belle rosace flamboyante et la fresque du Paradis, attribuée à Jean-Louis Nicolas, maître-verrier de Morlaix (1816-1899), qui présente des anges adorateurs et les cœurs de Jésus et Marie, couronnés d'angelots.

En bas-relief, deux jolis médaillons en bois polychrome figurant « le lavement des pieds », où le Christ dit à Pierre « Si tu refuses, tu ne seras plus mon ami ! » et la « Cène du Jeudi-Saint » où Judas, absent, est parti trahir son maître.

De l'ancien mobilier de l'église, il ne reste que les statues de saint Jean-Baptiste et de saint Eloi, ainsi qu'un ancien tableau du Rosaire, datant du XVII^e siècle, (absent lors de la visite car actuellement en cours de restauration). Il illustre la bataille de Lépante (bataille navale, qui s'est déroulée le 7 octobre 1571 dans le golfe de Patras, en Grèce, dans le contexte de la Quatrième Guerre vénéto-ottomane). Cette œuvre est attribuée au peintre morlaisien Jacques Noblet, daté de 1654.

D'autres statues sont présentes dans l'église. Sans exhaustivité, on peut citer : saint Etienne, comme patron de la paroisse, Notre-Dame de Plouézoc'h, la Vierge allaitante près des fonts baptismaux, saint Herbot, saint Mélar tenant sa tête tranchée ainsi qu'une Pietà provenant de la chapelle du cimetière.

Au fond de l'église, les fonts baptismaux comportent une cuve octogonale en granite du XVI^e siècle, avec un décor de têtes aux tresses ondulées ou portant bonnets.

Entre les arcades de la chapelle du transept gauche, un grand Christ du XIX^e siècle, est exposé, en souvenir d'une mission paroissiale. Sur la partie droite du chœur, un autre Christ, rappelle, par son expression, le Christ Jaune de Paul Gauguin, sans qu'aucune relation ne soit à ce jour confirmée.

Deux vitraux sortis des ateliers du maître-verrier morlaisien Jean-Louis Nicolas sont datés de 1869 et représentent pour l'un la Nativité, avec la visite des Rois Mages et pour l'autre le martyre du premier diacre de l'Église, saint Etienne lapidé (vitrail avec les armoiries des familles de Kersauson et Costa de Beauregard, du château de Trodibon de Plouézoc'h).

Nous avons ensuite repris la route pour nous diriger vers le Cairn de Barnenez.

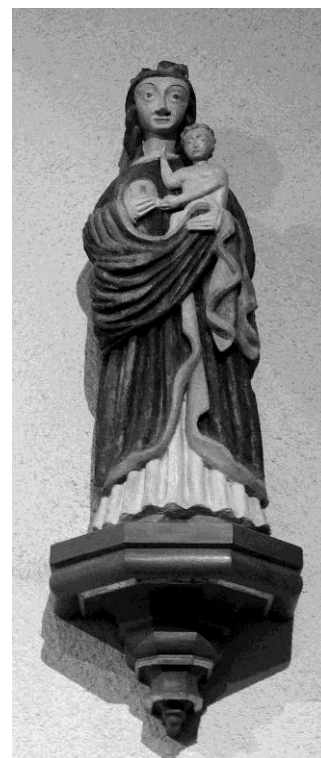


Figure 2 : Vierge allaitante

2 Le cairn de Barnenez

C'est Thierry Boderhat, membre de l'ARSSAT et spécialiste des mégalithes, qui nous a présenté ce site unique, comme plus tard dans l'après-midi, l'allée couverte de Mougau Bihan et la sépulture en V de Ty ar Boudiged.

Pour la bonne compréhension de la visite il rappelle les différentes périodes de la préhistoire et de la protohistoire.

La préhistoire s'articule autour de trois périodes :

Le Paléolithique, large période qui dure de -1 800 000 à -9 000 av. J.-C., avec des subdivisions spécifiques. On y retrouve la découverte du feu, les hommes de Néandertal, les chasseurs-cueilleurs, la taille du silex biface, l'Homo sapiens.

Arrivé en Europe en provenance de l'Afrique, il y a près d'un million d'années, les hommes du Paléolithique colonisèrent peu à peu l'Europe y compris la Bretagne. Ils sont nomades et habitent des campements saisonniers composés de huttes en branchage, des abris sous roches, ou des tentes faites en peau de bêtes. Ils vivent de chasse, de pêche et de cueillette de fruits. Au fur et à mesure des années, ils mettent au point des outils de pierre ou d'os : grattoir, perçoir, biface, percuteur, harpon, pointe de flèche, etc...

Le Mésolithique couvre la période de -9 000 à -6 000 av. J.-C.

Le Mésolithique se caractérise par nombre de changements comportementaux des humains. Ils sont fortement liés au changement climatique, réchauffement postglaciaire. Les hommes durent s'adapter à la réduction de leur territoire de chasse. C'est alors que l'utilisation de l'arc s'est développée.

Le Néolithique qui se subdivise en *Néolithique ancien* (-6 000 à -5 300 av. J.-C.) avec les débuts de l'agriculture et de l'élevage, qui favorisent la sédentarisation; le *Néolithique moyen* de -5 300 à -4 500 av. J.-C.), avec les premiers villages connus dans le Nord de la France et le *Néolithique final* (-4 500 à -3 000 av. J.-C.) où apparaissent les premiers dolmens et menhirs en Europe.

Sur plusieurs millénaires, des agriculteurs et des éleveurs venus du Proche-Orient s'installent en Europe, y compris en Bretagne. Les chasseurs-cueilleurs nomades construisent des grandes maisons et deviennent des paysans sédentaires. Ils inventent alors de nouvelles techniques comme la poterie ou le lissage. Au Néolithique, l'homme commence à laisser sa marque sur le paysage en cultivant les champs et en aménageant des villages de plus en plus importants. Aujourd'hui, les trous laissés dans le sol par les poteaux des maisons permettent aux archéologues d'en reconstituer l'architecture.

La protohistoire, nous mène jusqu'au début l'ère chrétienne de -3 000 av. J.-C. à l'an 0, passant par l'Age du cuivre, l'Age du bronze et l'Age du fer.

L'invention du bronze « un alliage de cuivre et d'étain », au II^e millénaire avant notre ère, puis la maîtrise du fer au 1^{er} millénaire, permettent de produire des armes et des outils de plus en plus solides et performants. Des villes fortifiées, commencent alors à se développer. Elles sont entourées de remparts de pierre et de bois. Le pays est quadrillé par des routes et des chemins, reliant les villes, les villages et les fermes. Les Gaulois élèvent des bœufs, des porcs, des brebis et des chèvres. Ce sont des agriculteurs performants et de remarquables métallurgistes.

Le Cairn de Barnenez



Figure 3 : Cairn de Barnenez

Implanté sur la commune actuelle de Plouézoc'h, ce gigantesque vaisseau mégalithique dressé face à la mer est un monument funéraire du néolithique. Il est resté longtemps oublié des archéologues qui le

signalaient simplement comme un retranchement, avec un autre tumulus situé plus au nord présentant aussi une masse imposante de blocs de granite et de roche locale : la dolérite.

Dans les années 1950, les tumulus devinrent des carrières, notamment pour la confection des routes touristiques locales. Le tumulus nord fût totalement détruit et seuls subsistent une table de dolmen et quelques supports. Lorsque le cairn visible aujourd'hui fût transformé en carrière à ciel ouvert, 5 chambres dolméniques ont été laissées ouvertes « en écorchés », après consolidation, afin de mieux faire comprendre leur architecture interne.

Lors de la fouille de sauvetage et de la restauration du cairn, de 1955 à 1968, les 10 dolmens dégagés de l'ouest vers l'est, furent désignés dans l'ordre de découverte par les lettres alphabétiques de A à J. Un onzième, initialement oublié puis retrouvé, fut alors baptisé G'.

Le tumulus de Barnenez comprend deux cairns emboîtés l'un dans l'autre,

- le premier plus ancien renferme les 5 dolmens (G, G', H, I, J). De couleur sombre, il est composé de la dolérite verte du sous-sol local;
- le second cairn est de couleur plus claire, construit en granite de la petite île de Stérec, située plus au nord. Étroitement soudé au premier cairn il comprend les 6 dolmens (A, B, C, D, E, F). Ces derniers sont des dolmens à long couloir bâtis en murs de pierres sèches, avec parfois des piliers les confortant et recouverts de dalle de granite.

Les datations réalisées sur le site suggèrent qu'il fut construit il y a environ 4 700 ans av. J.-C. pour la partie la plus ancienne (à l'est) et 4 400 ans av. J.-C. pour la partie la plus récente (à l'ouest). Cet agrandissement pourrait être dû à l'accroissement de la population locale. Les poteries retrouvées sur place, montrent qu'il fut en usage pendant plusieurs millénaires, jusqu'à l'aurore de l'Âge du bronze (vers -2 000 ans av. J.-C.). La structure visible en gradins successifs, installée lors de la restauration, et qui l'a parfois abusivement fait comparer aux pyramides d'Égypte, est aujourd'hui remise en cause.

Les chambres sont pour la plupart en « tholos », c'est-à-dire en forme de four ou de ruche ogivale construites avec des dalles de schiste ou des plaquettes de granite. Toutefois les tombes B et H comportent des chambres en grosses dalles de granite. Les chambres en tholos A et D incorporent à leur base de grandes dalles dressées en contrefort.

Les longueurs des dolmens varient entre 6 et 13 mètres, les diamètres des chambres peuvent atteindre 2,50 mètres, sur des hauteurs de 4 mètres. Le dolmen D possède 11 piliers.

De nombreux signes sont relevés à l'intérieur des dolmens : plusieurs gravures en U interprétées comme des bovidés stylisés (dolmen A); des outils de silex, des poteries, des fragments de gobelets campaniformes, un poignard à languette de cuivre (dolmen C); des silex, des haches polies, une lame de silex jaune qui vient du Grand-Pressigny en Touraine (dolmen D); des végétaux brûlés tels que blé, orge, pois, oseille, plantain, datés au carbone 14 montrent l'utilisation du dolmen E au Moyen Âge entre 900 et 1 200 apr. J.-C. charbons de bois (dolmen E); un fragment d'os humain (dolmen G); des haches triangulaires et un arc, des signes ondulés (dolmen H), gravures symboles de la religion mégalithique; représentation en écusson ou déesse mère, symbole classique dans le Morbihan (dolmens I et J).

Deux universitaires archéologues espagnols, Primitiva Bueno Ramírez et Rodrigo de Balbín Behrmann, obtiennent en mai 2012 l'autorisation d'étudier trois des onze chambres funéraires du cairn. Ils décèlent des traces de peintures polychromes dans la chambre du dolmen H, sur une surface d'environ 4 m². La couleur rouge provient de l'oxyde de fer. Le noir contient du dioxyde de manganèse. De telles peintures ont déjà été trouvées sur des mégalithes, en Espagne et au Portugal. La dispersion d'autres petites traces de peinture suggère qu'il y avait un décor totalement peint et gravé.

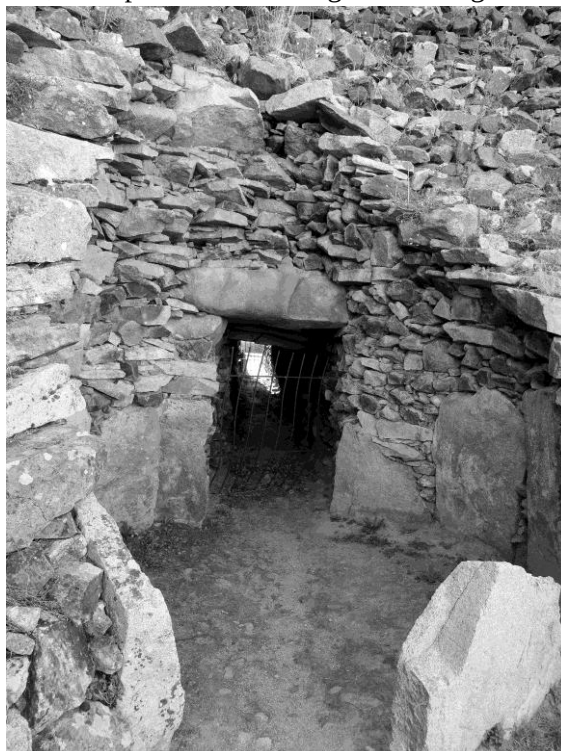


Figure 4 : Chambre en encorbellement

3 Commune de Pleyber-Christ

La paroisse de Pleyber-Christ est implantée depuis le XII^e siècle, époque à laquelle, elle s'appelait Pleyber-Rivaut. Son développement et sa prospérité ont été favorisés par la proximité de Morlaix, port d'exportation des toiles, mais aussi grâce au dynamisme lié à la fabrication du papier (10 papeteries ont été dénombrées).

La région du Haut-Léon, avec Pleyber-Christ, Plounéour-Ménez et les villages voisins a connu l'âge d'or grâce au commerce du lin du XVI^e et XVII^e siècles, époque des grands commerces entre la Bretagne, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et l'Amérique latine, via les ports de Morlaix et de Landerneau. Les marchands toiliers constituaient alors l'élite sociale de la région et étaient nommés les "julots", à l'imitation des marchands hollandais de Morlaix, les « julius ». Cette aristocratie paysanne, véritable caste à très forte endogamie, joua un rôle important lors de la « Renaissance bretonne » en construisant des églises au riche mobilier, des calvaires et des enclos paroissiaux, y compris à Pleyber-Christ et Plounéour-Ménez.

L'église Saint-Pierre et son enclos

A notre arrivée, nous avons été reçus par Madame Larhantec, adjointe au maire, chargée de la culture et du patrimoine.

L'ensemble religieux a quasiment gardé les limites de son enclos, par contre, il a perdu ses tombes et son calvaire, transférés au nouveau cimetière à la fin du XIX^e siècle.

Le cimetière, situé alors côté sud, a été utilisé à partir de 1763, comme l'indique l'abbé Jean Feutren, recteur de Pleyber-Christ de 1977 à 1987, après consultation des registres Baptêmes-Mariages-Sépultures (BMS) où figure la fin des inhumations dans l'église.

Seul, l'ossuaire de 1737 a résisté au temps. Il a toujours une belle allure avec ses deux pignons à crochets. Sa façade comporte quatre baies séparées par des colonnettes, une fenêtre ovale (oculus), une porte en anse de panier, et une ouverture vitrée au pignon nord.

A l'intérieur, une poutre porte la date de 1573 ; il s'agirait d'un réemploi de l'ancien ossuaire ou de celui d'une chapelle. On peut observer, un ange tenant une tête de mort, au bout de la sablière face à l'entrée.

L'église Saint-Pierre

De style renaissance, l'église date des XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles. Elle n'a pas de portail majestueux, simplement une arcade extérieure bornée par deux pilastres. La première construction, dont on a des traces, remonterait à 1510 sans plus de précision, sur le portail renaissance ouest, on devine la date de 1551. La fin de la construction remonterait à 1708. L'adjonction d'une deuxième sacristie fût réalisée en 1869. La tour est de style Beaumanoir, la flèche est gothique.

La façade sud présente une fenêtre à fleurs de lys de 1510 nettement plus visible à l'intérieur. L'une des autres fenêtres de style rayonnant proviendrait de l'ancien édifice.

Sur le bas côté nord, se situe la chapelle du Rosaire réalisée de 1628 à 1647.

Sur la façade ouest, deux portes obturées vers le milieu du XIX^e siècle, sont visibles. Celle de style rayonnant desservait la chapelle de la famille de Treuscoat, l'autre celle de la famille de Lesquiffiou.

Le porche date de 1666 et abrite les statues des douze apôtres. Elles sont en pierre de Kersanton, posées dans des alvéoles décorées d'une simple coquille et séparées par des pilastres :

- à droite, Pierre et sa clé, Jacques le mineur et le bâton du foulon, Simon tenant la scie avec laquelle il aurait été découpé, Jacques le Majeur avec la petite coquille sur son chapeau, Thomas tenant l'équerre des architectes, Jude et son hallebarde,

- à gauche Philippe et la croix, Matthias et sa hache, Barthélémy et son coutelas, André et sa croix, Matthieu avec le livre ouvert et le bâton de pèlerin et Jean avec le calice au serpent. Cet ensemble est l'œuvre de l'atelier du sculpteur, Roland Doré (1618-1660) originaire de Landerneau, et sans doute sa dernière réalisation. De son atelier sont sorties nombre d'œuvres religieuses dans le Léon et le Nord de la Cornouaille pendant cette période.

Les deux portes d'entrée jumelles, en chêne et datées de 1666, sont deux exemples remarquables et aujourd'hui très rares de menuiserie ancienne. Une inscription est visible sur celle de gauche (IAN. INIZAN. GOV. 1666).

Au dessus des portes saint Pierre reçoit du Christ, la charge de conduire le troupeau « pais mes agneaux, pais mes brebis ».

A l'intérieur de l'église, près du porche, un bénitier est encastré dans une colonne et porte l'inscription « Yves André G 1664 ».

La voûte de l'édifice est faite en lambris de châtaigniers, la rénovation date de 1998, de même pour les magnifiques sablières qui sont datées de 1552. Sur celle située face au porche, il est gravé « Yvon André de K.ougant : Gouverneur : l'an 1664 ». L'une des banderoles semble tenue aux extrémités par une bouche humaine, dont la partie centrale, serait maintenue par deux mains appartenant à un personnage fort réjoui. Sur les sablières du chœur, on peut observer des oiseaux fabuleux, des animaux et des visages.

Les poutres ou entrails au nombre de neuf, sont toutes à engoulant, c'est-à-dire qu'elles sortent à chaque bout de la gueule d'un monstre. Près du chœur, trois d'entre elles ont gardé leurs motifs composés d'une alternance d'hermines et de fleurs de lys. Sur la quatrième poutre, figure l'inscription du gouverneur de l'église « Y. Inizan : Go 1658 ».

Au niveau des arcades, des pots acoustiques s'ouvrent sur la nef pour permettre d'améliorer le son.

Le dallage de l'église aménagé entre 1766-1767 est composé de quelques dalles de tombes.

Le retable du maître-autel est très décoré, voir surchargé, qualifié de baroque breton dans toute sa splendeur. Seul le haut est d'origine (1678). Il est composé de quatre niches contenant des statues :

- en bas le Christ tenant sa croix de la main gauche et la statue de Saint Pierre,
- en haut celles de la Vierge Marie et de Saint Roch.

En dessous, deux tabernacles superposés dominent l'autel. Au dessus, le dais d'une niche en forme de dôme présente les statues de la Foi et de l'Espérance.

Sous l'autel, le tableau représente la cène, œuvre réalisée au XIX^e siècle par Jean Marie Le Roux de Saint-Pol-de-Léon.



Figure 5 : Retable du maître-autel

Le retable de gauche est dédié à Notre-Dame du Rosaire, avec des statues en bois polychrome du XVII^e siècle (Vierge à l'enfant, sainte Anne et Marie), celui de droite est dédié à saint Joseph (autrefois celui de la Trinité). Ils sont tous les deux de même facture, avec les mêmes colonnes de marbre noir et datent de 1700 environ.

Dans le chœur, la bannière de procession, réalisée à la fin du XVIII^e siècle, représente saint Pierre d'un côté et le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean de l'autre. Elle a été rénovée en 2010, grâce à la subvention obtenue par la commune lauréate d'un concours « patrimoine pour demain ».

Sur les bas cotés, les chapelles ont toutes été construites avant même la construction de l'église.

Côté sud, on peut voir, la chapelle des Lesquiffiou (dits fondateurs de l'église) construite de 1534 à 1539, puis celle des Treuscoat, édifiée entre 1510 et 1534, et enfin celle des Lohennec dont la date de construction n'est pas connue mais qui serait antérieure à celle des Lesquiffiou. Il faut cependant mentionner que ces chapelles ont toutes été remaniées, au fil du temps. Côté nord, les autres chapelles construites plus tardivement servent surtout à harmoniser l'ensemble.

Trois enfeus sont visibles, un au nord celui de Kerrac'h et deux au sud, celui de Treuscoat (gothique avec pilastres). Celui des Lesquiffiou, n'est pas visible aujourd'hui, en raison de travaux en cours.

Au fond de l'église, à la place des orgues, la tribune date de 1898. Elle serait l'œuvre du morlaisien François Piton, comme le mentionne la monographie écrite sur la commune par l'abbé Calvez, recteur à Pleyber-Christ de 1910 à 1920.

Derrière se cache une fresque représentant la Pentecôte, découverte lors de la restauration de l'église.

Au niveau des fonts baptismaux, la cuve est en pierre de granite, le socle et la piscine sont très anciens, mais leurs dates ne sont pas connues. Les colonnades datent du XVIII^e siècle.

4 Commune de Plouneour-Menez

Plounéour-Ménez (*Ploeneour-in-Monte* vers 1330), la paroisse d'Enéour-de-la-Montagne, est une paroisse primitive créée vers le VI^e siècle par saint Enéour, venu de Grande-Bretagne à l'époque de l'émigration.

Il serait mort au nord du Roc'h-Trévél, sur un bloc de pierre, creusé de cavités où la légende y voit l'empreinte du chapeau, du livre et de ses sandales, ainsi que la marque de son corps (extrait du patrimoine des communes du Finistère). Saint Enéour serait, toujours selon la légende, enterré dans l'église.

Le point culminant de Bretagne (Roc'h Ruz - 385m) se situe sur le territoire de la commune dont le nom affiche et rappelle son appartenance aux Monts d'Arrée.

Monsieur Goasguen, guide local, nous a fait part de ses connaissances sur l'édifice religieux et ses abords, y compris sa résidence, située à proximité de l'enclos et qui se trouve être la plus ancienne maison du village. Datée de 1619, elle fêtera ses 400 ans l'année prochaine.

L'église et l'enclos paroissial

A Plounéour-Ménez, l'église fait partie d'un ensemble architectural appelé enclos paroissial. De l'enclos d'origine, construit en pierres de granite, il subsiste encore aujourd'hui, l'église, le calvaire, le mur d'enclos et l'arc de triomphe. Le cimetière a été transféré en 1924 à environ 200 m et l'ossuaire a été détruit au XIX^e siècle.

L'église et l'arc monumental sont classés monuments historiques en 1914 ; cette protection inclut, depuis 1925, le calvaire et l'enclos suite au transfert du cimetière.

L'arc de Triomphe (XVII^e siècle)

Cette porte monumentale, située à l'est, constitue une des pièces maîtresse de l'enclos. Traitée dans le style de celui de l'église de Saint-Thégonnec, mais sans décor, ni ornementation architecturale, elle se compose de trois piliers, surmontés de lanternons et volutes. Dans les niches creusées dans les pieds droits, on pouvait y voir des statues en granite (une vierge de l'Annonciation et un saint abbé) aujourd'hui disparues.

L'enclos

Il est réalisé dans un style monumental fait d'un appareillage de pierres de granite tout à fait exceptionnel et compte parmi les réalisations majeures de l'architecture religieuse du département. Il a été initié pour l'essentiel par des notables ruraux actifs dans la production et le commerce des toiles entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Trois échaliers percent le mur d'enceinte pour permettre l'accès au placître. L'un d'eux fait partie du porche d'entrée, les deux autres sont situés au nord et à l'ouest.



Figure 6 : Arc de Triomphe

Les deux calvaires

Le premier, situé dans l'enclos paroissial, date de 1540, inscription en intaille sur le socle coté est. C'est l'un des plus anciens des 26 croix et calvaires que compte la commune. Le calvaire est ici réalisé en granite à « gros grains » et présente ses statues géminées suivant une orientation assez peu conforme à la tradition, le Christ étant en effet orienté à l'est au lieu de l'ouest, anomalie très vraisemblablement due à une restauration mal conduite (voir le cerclage en fer au dessous des statues).

Le second calvaire, situé à l'ouest de l'enclos, en contrebas de l'édifice, est daté de 1641. Ce second calvaire se distingue par une iconographie quelque peu inhabituelle, notamment un oiseau. On y trouve un moine, probablement saint Divy, représenté de la même façon sur un vitrail de la chapelle Saint-Divy en Plounéour-Ménez. Réalisé à double croisillon, ce calvaire porte des statues géminées dans sa partie haute : la Vierge et saint Pierre, saint Jean et saint Paul, œuvres de Roland Doré.

L'église

Elle est dédiée à saint Yves et placée sous le patronage de saint Enéour. De l'édifice du XVI^e siècle construit suivant un plan en croix latine, il subsiste le porche sud, la nef, les baies orientales (obturées) des bras de l'ancien transept, une niche crédence (nord) ainsi que trois enfeus (un au nord, deux au sud).

Construite entre 1651 et 1684, l'église, reprend quasiment à l'identique les plans de celle de Commana, achevée peu de temps auparavant. Elle se différencie des autres églises du diocèse essentiellement par ses trois toits distincts, et sa tour « hors œuvre ». Elle est classiquement orientée, chevet à l'est et le clocher à l'ouest. L'architecture de l'ensemble, comme on peut le constater encore aujourd'hui, est plutôt sobre, il faut très certainement y voir la volonté des moines cisterciens de l'abbaye du Releg.

La tour, la chambre des cloches et la flèche pourraient dater de la première moitié du XVIII^e siècle. Détruite par la foudre en 1847, la flèche fut reconstruite peu de temps après. L'architecte Joseph Bigot en a fait un relevé en 1855. Notons une particularité de la flèche, qui présente sur ses huit angles, une multitude de « crochets » ouvragés, au nombre de 32 par arrête, soit 256 au total. Ils prennent tous la forme de « miséricordes » à l'image de celles que l'on peut voir sur les stalles du chœur. Certaines sont sculptées et représentent soit des animaux (lion, singe, etc.) soit des personnages aux visages d'enfants, de femmes ou d'hommes de tous âges. Signalons, la présence inattendue parmi toutes ces honorables figures, d'un diable qui, associé à ses voisins, semble vouloir mener en leur compagnie une sorte de danse macabre autour du clocher.

Quant au porche sud, surmonté d'une chambre forte (secrétairerie) il s'inscrit davantage dans la tradition trégorroise. Massif et peu décoré il n'est pas daté. Sur les corniches, au dessus de deux bancs de pierre, reposent les grandes statues en granite de Kersanton de saint Thomas, reconnaissable à son équerre et de saint Jean l'Évangéliste, portant son calice dans une main. Ces deux statues sont l'œuvre de Roland Doré, maître sculpteur de Landerneau (vers 1650). Elles portent dans le bas, un écu orné d'un calice entouré de deux lettres majuscules, rappelant les initiales des donateurs (I/P et G/M). En plus de ces deux statues, le porche abrite, au dessus du bénitier, une Trinité en bois polychrome représentant Dieu le Père tenant le Christ mort sur ses genoux.

L'intérieur de l'église fait apparaître une nef et deux collatéraux pratiquement de mêmes dimensions. Ces trois parties sont séparées par de gros piliers de granite aux formes cylindriques et reliés entre eux par sept arcades en tiers point. Les 18 entrails (ou poutres), sont apparents et à engoulant, c'est-à-dire sculptés de têtes de dragons aux extrémités (36 au total).

Notons la présence de trois enfeus peu architecturés et sans aucun tombeau. L'enfeu nord appartenait à la famille des châtelains de Coetlosquet, les deux du mur sud, à la famille des châtelains du Penhoat.

Parmi le mobilier de l'église nous avons pu voir :

- La chaire à prêcher (XVII^e siècle) figure parmi les dernières de Bretagne. Très richement décorée et entièrement sculptée en fort relief, elle présente sur sa cuve les quatre évangélistes facilement identifiables à leurs attributs habituels. La balustrade de l'escalier qui permet d'y accéder, est constituée de panneaux sculptés provenant d'un ancien retable à volets. Les scènes représentent le sacrifice d'Abraham, l'Agneau Pascal, la Cène et le reniement de Pierre.

- Le retable du purgatoire proviendrait du couvent des Dominicains de Morlaix et date du XVII^e siècle. Il se compose de l'Enfant Jésus dominant les flammes avec trois Dominicains et trois Augustins le contemplant du Père éternel (en haut) et de scènes de la vie de Marie. De chaque côté du retable, deux niches abritent les grandes statues en bois polychrome de saint Pierre et de saint Paul.

- le retable du Rosaire (XVII^e siècle) est illuminé par un panneau polychrome en haut-relief représentant la Vierge donnant le Rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne. Il est complété de chaque côté, par deux statues représentant sainte Anne et saint Charles Borromée.

- les statues anciennes sont en pierre de Kersanton : saint Thomas et saint Jean l'Évangéliste ou en bois polychrome notamment deux grands Christ en croix, saint Etienne, saint Sébastien,....



Figure 7 : Retable du purgatoire

Les « maisons anglaises » des julots (juloded en breton)

En sortant de l'église, nous avons pu admirer un exemple de « maison anglaise de julot », construite en 1619. Ces belles maisons à porche surélevé, érigées lors de l'âge d'or de la renaissance bretonne par les riches marchands toiliers, sont présentes dans le Haut-Léon et plusieurs sont encore visibles à Plounéour-Ménez. Constructions à l'appareillage soigné, avec souvent un escalier en pierre à l'extérieur reliant les deux étages. La façade principale présente une aile en saillie, dénommée avancée en français et « apotheiz » en breton, où l'on installait souvent le métier à tisser.

5 L'allée couverte de Mougau Bihan à Commana



Figure 8 : Allée couverte de Mougau Bihan

Cette allée couverte, se trouve sur la commune de Commana (29). Elle est longue de 14 m et construite de 24 énormes blocs de granite, certainement importés d'une autre région car le sol local est schisteux. Sa largeur varie de 1 m à 1 m 40.

Elle est classée monument historique depuis le 14 juin 1909.

A l'origine, l'allée devait être plus longue, avec peut-être un menhir indicateur, et comprenait sûrement terre et péréalites. Ce que nous avons pu admirer là, n'est que le squelette du monument d'origine.

Par comparaison avec d'autres allées couvertes connues, il est vraisemblable qu'elle ait été édifée au néolithique final, soit approximativement aux alentours de -3 000 ans av. J.-C.. Les représentations gravées dans la pierre, de probables « poignards à soie », nous prouvent que des échanges avec le monde méditerranéen existaient.

Le monument est orienté sur une ligne originale. L'entrée de l'allée est située au nord, donnant l'accès à la chambre principale ou funéraire, longue de 10 m. L'existence d'un vestibule, juste avant son entrée rétrécie est probable. Au sud, une cellule terminale appelée aussi « cella », permettait à nos ancêtres d'y déposer des offrandes.

L'allée couverte de Mougau Bihan est exceptionnelle par le nombre important de gravures qui ont résisté au temps. Ces représentations, ordinairement présentes dans la cella, par exemple dans celle de Prajou-Menhir à Trébeurden, ou dans la Maison des Feins à Tressé, se trouvent ici dans la chambre funéraire.

Nous pouvons remarquer deux techniques de gravures :

- d'une part par bouchardage, c'est à dire en creusant la pierre par piquetage tout autour de la gravure, créant ainsi le relief qui deviendra sculpture,
- d'autre part, par gravure directe, c'est à dire en creusant directement la pierre.

Le culte de deux déesses (Mère, Fille) est illustré par les deux poitrines de femme gravées dans la pierre, ce qui est relativement courant dans les dolmens et allées couvertes de la même époque.

Une autre sculpture représenterait selon certains, une pointe de lance comme à Prajou-Menhir, en Trébeurden. Ces « palettes » sont cependant légèrement différentes. L'abbé Breuil, ainsi que M. Michel Le Goffic (archéologue connaissant très bien la région), interpréteraient ces gravures comme étant des « avirons de gouverne », à l'instar de certaines représentations contemporaines, que l'on retrouve dans les pays nordiques. Les allées couvertes s'apparenteraient alors à des « vaisseaux emmenant les défunts vers d'autres vies... »

6 La sépulture en V de Ty ar Boudiged à Brennilis

Située sur la commune de Brennilis (29), la sépulture de Ty Ar Boudiged est de style architectural en V, qui se révèle être la transition entre le dolmen à couloir et l'allée couverte. Ce type de sépulture n'est pas fréquent en Bretagne, on en trouve cependant à Laniscat (Liscuis I), Concarneau (Keristin), Plovan (Crugou), Treffiagat (Le Reun), sur l'île de Groix (men Iann) et à Lohuec (Kernescope).

Sa conservation est exceptionnelle puisque sa construction a été datée au carbone 14 entre -3 400 et -3 000 ans av. J.-C., ce qui nous ramène à la protohistoire.

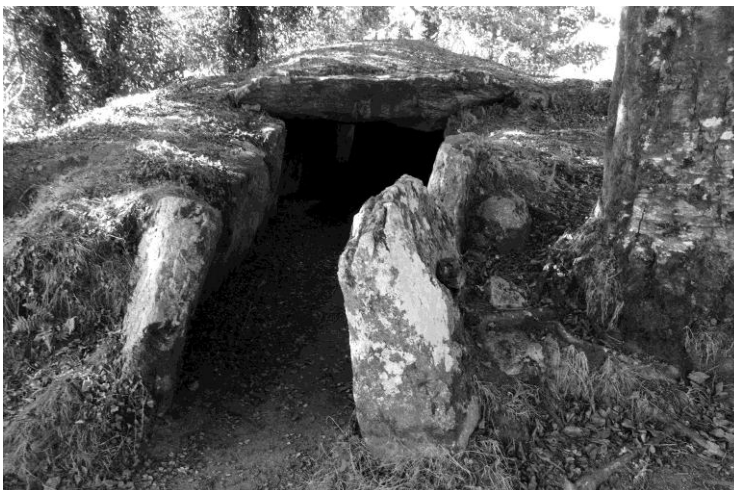


Figure 9 : Sépulture de Ty Ar Boudiged

La sépulture est longue d'environ 13 m et comporte une ouverture étroite qui s'évase au fur et à mesure que l'on pénètre à l'intérieur (de 1,7 m à 3,1 m), d'où son nom de sépulture en forme de "V".

Elle comporte à l'intérieur une sorte de stèle qui pose question, car elle n'est absolument pas porteuse dans le monument.

L'édifice est encore protégé par son tertre piriforme remarquablement préservé, ce qui est relativement rare. Celui-ci est toujours présent grâce aux périssalites qui maintiennent le tertre en place (deux rangées de pierres dressées de chaque côté du dolmen créant un vide comblé par des pierres et de la terre qui recouvrent également le monument). Certaines de ces pierres levées ont été redressées après les fouilles de Mr Michel Le Goffic.

Les dalles de couverture du couloir, auraient disparu dès l'Âge de Bronze (des céramiques de cette période ont été découvertes lors de fouilles), peut-être réutilisées pour les sépultures individuelles très nombreuses dans la région.

Le tombeau a été classé monument historique le 18 septembre 1995, ce qui est relativement tard. C'est l'isolement des Monts d'Arrée qui a protégé ce chef-d'œuvre d'architecture.

Dans la deuxième partie du XIX^e siècle, le vicomte de Querret, qui habitait à Pont Kerrio, était le propriétaire des lieux et il y effectua des fouilles aux environs de 1868. Il fit alors don de ses découvertes et du monument à la Société Archéologique du Finistère (SAF). Une borne mentionnant que le monument appartenait à la SAF fut alors installée telle une coiffe sur la tête du monument (comme on le voit sur une carte postale d'époque). Elle fut ensuite déplacée par M. Le Goffic, lors des fouilles qu'il mena, elle se trouve aujourd'hui au pied de la sépulture.

Lors des investigations de 1991, le talus entourant le monument et censé le protéger a également été arasé. Les travaux des archéologues, lors des sondages et des fouilles autour du site, ont mis au jour des éclats de silex taillés, quelques pointes de flèches en silex ainsi que des tessons de céramiques de type Seine-Oise-Marne (décorés de stries horizontales) et des disques de schiste qui seraient peut-être des couvercles de céramiques.

Sources :

- Site patrimoine BZH
- Revue Avel ar menez n°3 dec 1989
- Dictionnaire du patrimoine des communes du Finistère
- Communes de Plounéour-Menez, Pleyber-Christ, Plouezoc'h
- InfosBretagne
- Articles dans Bulletin Paroissial de Pleyber-Christ par l'abbé Jean Feutren
- Société Archéologique du Finistère

Crédits photos : Christiane Rolland

